L'OISEAU DE PARADIS

I. L'Oiseau de Paradis dans la réalité et dans la fiction

La famille des Paradisiers se compose d'une riche variété d'espèces. Celle qui est entrée dans la légende et dans l'emblématique de l'Europe habite surtout la région de Singapour, sur le continent asiatique, et l'Ile de Java ; c'est « l'Oiseau de Paradis émeraude » à qui l'ornithologie a conservé le nom qu'il a reçu des légendiers du Moyen-Âge : *Paradisea apoda*, car il était admis à cette époque que cet oiseau merveilleux n'avait ni pieds ni pattes.

Malgré ce qu'assure en ce sens l'illustre Ambroise Paré, la vérité c'est que les paradisiers sont des oiseaux légers, de vol très rapide, et qui, de même que les hirondelles ont pieds et pattes, mais aussi, comme elles, ne se perchent guère et seulement au sommet des plus hauts arbres où, grâce à leur couleur verte, ils disparaissent dans le feuillage. De la taille de notre grive d'Europe, ils sont d'une rare beauté, avec leur queue superbe et plus claire que leur corps, faite de longues plumes brillantes et de filets plus sombres.

Il ne parait pas que les Anciens aient connu ces oiseaux[1] ; mais, dès la fin du XIIe siècle, croit-on, et surtout après les longs voyages en Asie centrale de Marco Polo, du frère Hayton d'Arménie, de Mandeville et autres voyageurs du Moyen-Âge, la légende européenne s'est occupée des Paradisiers. Le *Magasin Pittoresque* a résumé comme suit les fictions les plus connues qui se sont alors attachées à eux :

« On a imaginé que, sortis du Paradis terrestre, aucun autre lieu n'était digne de les arrêter un moment et qu'ils ne se reposaient que sous les ombrages de l'Eden ; on a même dit qu'ils n'avaient point de pieds, méprise que l'on avait déjà commise au sujet de quelques espèces du genre *hirondelle*. Un oiseau sans pieds ne devait exister que pour un vol perpétuel, aussi l'oiseau de paradis volait même en dormant, et, ce qui est encore plus admirable, la femelle pondait ses œufs en l'air, les couvait en volant, si ce n'est pendant quelques moments, où elle se tenait suspendue à une branche d'arbre au moyen des longs filets qui sont un des ornements de son plumage. Quant aux aliments propres à des oiseaux ainsi constitués, ils étaient aériens, et devaient l'être : c'étaient des vapeurs, et tout au plus des rosées. Des êtres aussi mystérieux ne pouvaient manquer de propriétés merveilleuses : l'homme assez heureux pour posséder un seul individu de ce genre, et le conserver avec la vénération que méritent les objets sacrés, devait obtenir les

[1] Cf. Buffon, *Histoire Naturelle*, éd. 1769, t. XXIX, p. 218.

faveurs célestes, éloigner ou guérir les maladies. On en fit des fétiches, des amulettes[1] ».

Ambroise Paré en parle ainsi : « Hiérosme Cardan en ses livres de la subtilité dict, qu'aux Isles des Molucques, on trouve sur la terre ou sur la mer, un oiseau mort appelé *Manucordiala*, qui signifie en langue Indique oyseau de Dieu, lequel on ne void point vif. Il habite en l'air haut, son bec et corps semblable à l'Arondelle, mais orné de diverses plumes : celles qui sont sus la teste sont semblables à l'or pur, et celles de la gorge à celles d'un canard : sa queuë et aisles semblables à celles d'une Panasse[2]. Il n'a aucun pied, et si quelque lassitude le prend, ou bien qu'il veuille dormir, il se pend par ses plumes, lesquelles il entortille au rameau de quelque arbre. Icelui vole d'une merveilleuse vitesse et n'est nourry que de l'air et rosée. Le masle a une cavité sur son dos, où la femelle couve ses petits. I'en ay vu un en ceste ville (Paris), que l'on donna au défunct Roy Charles neufviesme : et aussi j'en garde un en mon cabinet qu'on m'a donné par grande excellence[3] ».

Dans son curieux livre des *Histoires Prodigieuses*, écrit en 1564, P. Boaistuau-Launay dit que le Paradisier « ne vit que de rosée, et si n'a aucuns pieds, qui est contre le tesmoignage exprès d'Aristote, qui escript que nul oyseau n'est sans pieds… Gesnerus en son histoire Latine des Oyseaux escript ce qui s'en suit : Cest oyseau, duquel tu vois ici la figure (Fig. I), s'appelle Oyseau de Paradis, ou Apis Indica… Le masle de cest oyseau a une cavité sur l'eschine du dos, ou la fumelle pond ses œufs, et les couve, et ne sont substantez d'autres viandes que de la rosée du ciel qui leur sert de breuvage et aliment. Et si tu visites l'intérieur de cest oyseau, tu le trouveras farcy et replet de gresse continuelle, desquelles choses ie puis asseurément parler, car i en ay veu deux lesquels n'avoient aucuns piedz, qui est contre ce qu'Aristote a escript que nul oyseau est sans piedz[4] ».

Plusieurs autres auteurs du même temps répètent les mêmes rêveries !...

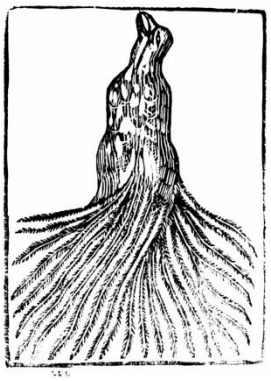


Fig. I. L'Oiseau de Paradis, d'après l'ouvrage de Boaistuau-Launay, 1564.
La première édition des œuvres d'Ambroise Paré contient une image absolument pareille, mais un peu plus grande et posée horizontalement.

[1] *Oiseaux de Paradis*, in *Magasin Pittoresque*, t. I, n° 29 (1833), p. 225-226.
[2] Paonne.
[3] Ambroise Paré, de Laval, *Œuvres*, livre XXV, *des Monstres*, p. 1070.
[4] P. Boaistuau-Launay, *Histoires Prodigieuses*, éd. de 1564, p. 158-161.

II. Le Paradisier emblème de la force intérieure

Le plus ancien document d'art où l'on veut voir l'Oiseau de Paradis — une sculpture de la fin du XIIe siècle ou du XIIIe — le représente avec seulement une tête et des ailes, un peu comme les angelots dans l'art de la Renaissance, forme tout aérienne, en vérité[1] ! (Fig. II).

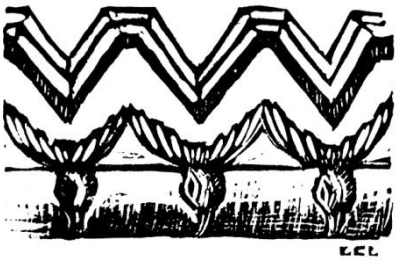


Fig. II. Oiseaux de Paradis, croit-on, sur une sculpture romano-gothique.

Et pourtant, tout au moins à la fin du Moyen-Âge, une autre singularité, plus étonnante encore que les autres, lui fut attribuée. Je ne connais aucun livre où il soit parlé d'elle, mais elle s'est conservée néanmoins dans un ésotérisme peu connu : elle nous assure que non seulement les Paradisiers n'ont ni pattes ni pieds, mais encore qu'ils sont dépourvus d'ailes, et qu'ils se propulsent d'eux-mêmes en l'air, en dépit de la matière et de son poids, et par la seule ardeur de leur volonté, par cette seule force intérieure et spirituelle qu'un groupement chevaleresque, assez fermé, regarde encore comme le don de grâce d'une particulière cérémonie d'armement et d'investiture qui serait comme une sorte de huitième sacrement.

Je sais bien que de bons érudits repoussent parfois ces éléments d'information sur le passé qui ne sont pas étayés par des textes formels ; ils n'ont ni toujours tort, ni constamment raison. En ce qui concerne les Paradisiers ce sont les traditionnistes qui sont dans la vérité quand ils disent que ces oiseaux magnifiques ont été regardés jadis comme apodes et aptères, c'est-à-dire comme dépourvus de pieds et d'ailes : les images du Paradisier données par l'ancienne héraldique médiévale, et celles que les artistes de la Renaissance ont hérité d'elle, le représentent apode et aptère, et les héraldistes du XVIIe siècle en ont fait autant. Ainsi le voit-on dans les

[1] Cf. *Dictionnaire raisonné d'architecture* ; Ap. *Bull. Monumental*, année 1877, p. 697.

ouvrages d'Ambroise Paré[1], de Boaistuau, de Gasner de Zurich et de La Colombière[2] (Fig. III).

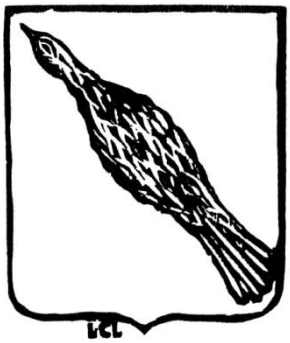


Fig. III. — L'Oiseau de Paradis en héraldique,
d'après Vulson de la Colombière, 1669.

L'ablation des ailes sur ces images, malgré le silence des ouvrages en ce qui la concerne, ne s'explique que par la reproduction d'un modèle typique créé par la symbolique dont il s'agit plus haut, et qui pose cet oiseau comme l'emblème du don divin d'une réserve puissante et concentrée de force spirituelle dans l'âme du chrétien d'élite.

III. Le Paradisier emblème de l'âme contemplative

Dans la symbolique ordinaire et exotérique du Moyen-Âge, l'Oiseau de Paradis, réputé comme un être exclusivement aérien, figura naturellement le saint dont le cœur se tient toujours très au-dessus de l'amour des choses terrestres, le pieu contemplatif dont l'esprit demeure constamment dans les régions élevées du divin[3].

L'Oiseau de Paradis, c'est, écrivait La Colombière au XVIIe siècle, le symbole du vrai chrétien qui n'aspire qu'au Ciel, et qui prend pour devise celle qui est donnée à cet oiseau : *Nihil mihi terra*, ou bien *fastigias nescit*[4].

Et c'est le cas de se remémorer la pensée de saint Paulin de Nole : « en germant en nous, la semence de la parole divine nous transforme en oiseaux[5] ».

IV. Le Paradisier emblème du Seigneur Jésus-Christ

En étudiant le symbolisme du Dauphin, j'ai reproduit une sculpture des premiers temps chrétiens sur laquelle ce poisson, emblème certain du Christ, porte

[1] Ambroise Paré, *op. cit*. p. 1071.
[2] Cf. Vulson de la Colombière, *La Science Héroïque*, p. 372, n° 374, et p. 374. Paris, 1669.
[3] Cf. C. Hippeau, *L'Histoire naturelle légendaire au Moyen-Âge*, in *Revue de l'Art Chrétien*, t. V, (1861), p. 186.
[4] V. de la Colombière, *La Science Héroïque*, p. 372.
[5] St Paulin de Nole, *IVe Panégyrique de Saint Félix*, évêque de Nole.

sur son dos une barque qui est l'image de son Église[1], qu'il conduit ainsi, sans dangers à craindre pour elle, vers le « port du salut ».

C'est par un symbolisme identique et plus parfait encore que le Paradisier se rattache à l'emblématique de Jésus-Christ.

Rappelons-nous ce que les anciens légendiers ont dit de cet oiseau, et notamment que, dans son existence constamment aérienne, il porte sur son dos sa femelle et sa couvée ; de même le Christ soutient aussi, au-dessus de la terre, l'Église, son Épouse, et leurs enfants. Ainsi maintenue par Lui dans les hauteurs sereines, les puissances d'en bas, *dii inferni*, « les portes de l'Enfer » ne sauraient prévaloir contre elle : c'est la promesse faite à l'apôtre Pierre dans les champs de Césarée : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean[2]… ».

Dans l'ésotérisme médiéval dont j'ai parlé plus haut un autre rapprochement se fit aussi de soi-même entre l'oiseau aptère qui, privé d'ailes, s'élance dans l'espace par sa puissance propre, sans le moyen du mécanisme physique nécessaire aux autres volatiles, et le Christ ressuscité s'élevant au ciel par la seule vertu de sa Divinité.

Parmi les autres animaux, imaginaires ou réels, l'Oiseau de Paradis est le seul être que je connaisse, à qui le symbolisme ait conféré le rôle et l'honneur de servir d'emblème direct à l'ascension du Sauveur.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

ORLY (Seine).

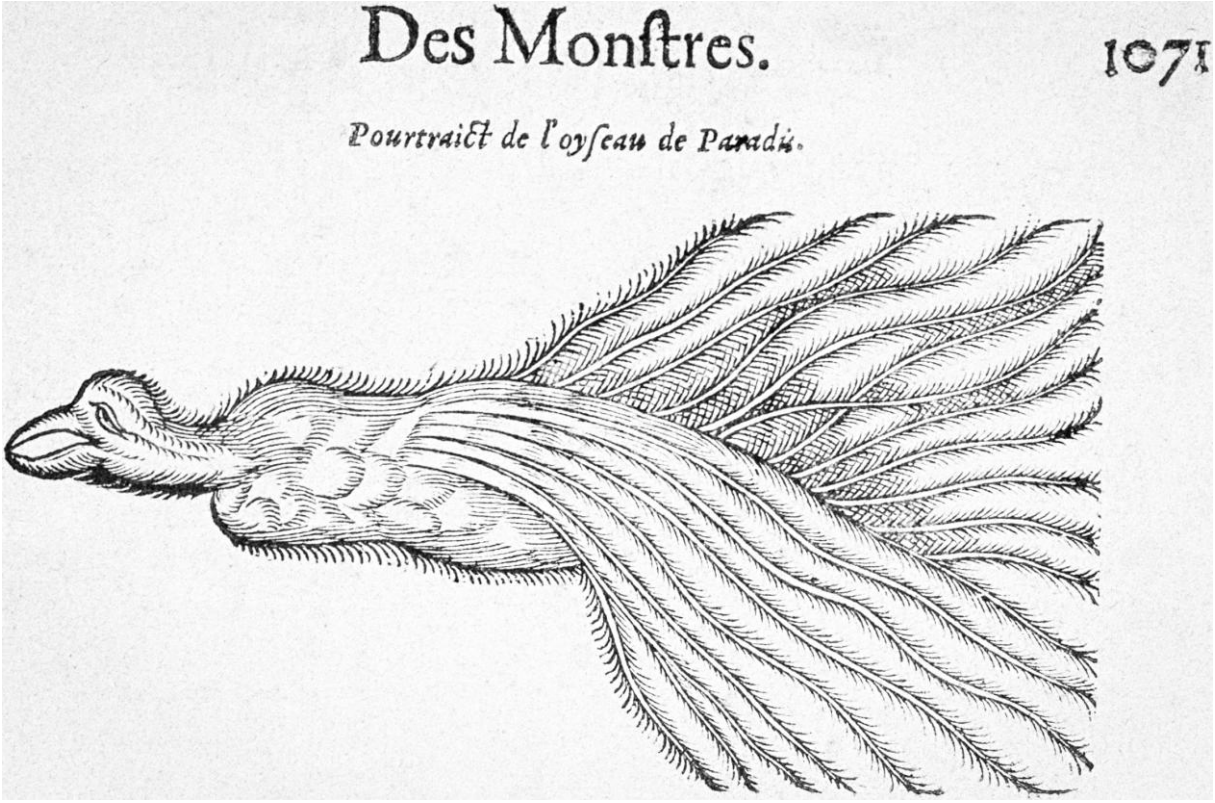
[1] Voir Le Dauphin, in *Regnabit*, t. XII, (1927), p. 148.
[2] Voir saint Matthieu, *Évangile*, XVI, 13-20.

DOCUMENTATION ANNEXE.

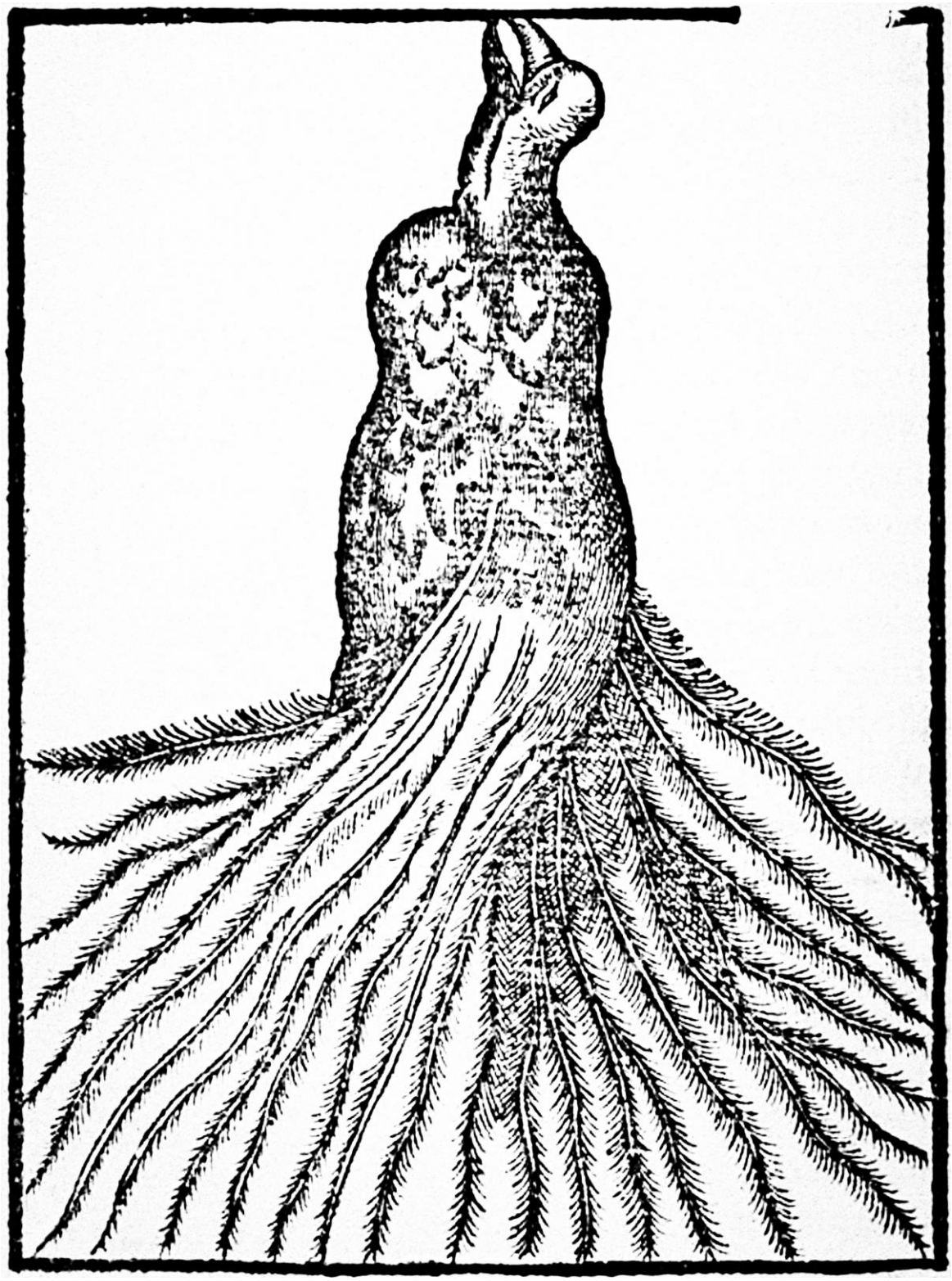
P. 2, note 3 : Chapitre I - *L'Oiseau de Paradis dans la réalité et dans la fiction*.

Ambroise Paré, *Œuvres*, Paris, éd. 1628, p. 1071, BNF.

L'Oiseau de Paradis 1/2.



P. 2, note 4 : *Idem*.

Pierre Boaistuau surnommé Launay, *Histoires prodigieuses ou Traictés de plusieurs fameux autheurs Grecs & Latins*, Paris, éd. 1564, chap. XXXIV, p. 158 v°, BNF.

Idem 2/2.